

Nostalgie de l'itinérance

Jean-Ernest Joos

Volume 42, Number 1 (247), February 2000

Sur un plateau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32638ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Joos, J.-E. (2000). Nostalgie de l'itinérance. *Liberté*, 42(1), 27–31.

JEAN-ERNEST JOOS

NOSTALGIES DE L'ITINÉRANCE

J'ai été longtemps itinérant, que ce soit dans mes relations avec les autres, dans mes identités symboliques, ou tout simplement dans les espaces urbains. Ce n'était pas par nécessité — je suis un membre relativement aisé de la classe moyenne, et qui fonctionne à peu près normalement —, mais en raison du besoin irrépressible d'une nouvelle socialité. Aucune de celles que la société offre à une personne normalement intégrée (famille, milieu professionnel, amis) ne semblait me satisfaire. Travaillant peu, le matin seulement, et encore les jours de classe, je passais mes après-midi et mes nuits à errer. Comme tous les vrais itinérants, j'avais le temps, trop de temps pour pouvoir même le mesurer. Et, aujourd'hui que l'itinérance identifie tout ce que les politiques de normalisation de nos villes visent à éradiquer, il est essentiel de définir cette figure de l'itinérance qui recouvre beaucoup plus que le mode de vie et la condition des sans-logement, ou des jeunes de la rue, qui renvoie en fait à une manière tout à fait singulière d'habiter la ville.

L'itinérance n'est pas l'errance. L'itinérant habite les espaces, souvent réellement, mais plus souvent encore symboliquement. L'itinérant a toujours en fait un itinéraire, il circule à travers les espaces urbains en créant son propre parcours et, à travers son parcours, il met en place un monde, le sien. Il resymbolise les espaces donnés, il leur donne une signification nouvelle, une histoire autre, il utilise la ville comme matériau pour la manifestation

de sa singularité. C'est un peu comme s'il créait une ville virtuelle, par-dessus la cartographie officielle. Il est très différent du « flâneur », cette figure que Walter Benjamin définit si bien. Le flâneur est celui qui erre à la recherche de signes dans lesquels il pourra lire l'histoire de la ville. Il cherche à lire l'histoire du monde dans le plus particulier, dans tel nom de rue, dans tel détail architectural, etc. Le flâneur réécrit l'histoire urbaine dans son errance. L'itinérant, lui, en invente une nouvelle en réglant ses itinéraires selon un ordre spatial et temporel propre. Sorte d'architecte sans moyen ni pouvoir, qui réalise néanmoins ses plans en les dessinant de son propre corps. L'occupation et la marche sont ses instruments. Ce faisant, il crée très souvent des formes nouvelles de socialisation. L'itinérant n'est pas — au contraire du flâneur — un individualiste. Même dans sa forme la plus psychotique, il est toujours en attente, en demande. La régularité même de ses itinéraires est là pour l'attester. Les itinéraires sont aussi des lieux de reconnaissance, dans tous les sens du terme. Ils sont faits pour se croiser, et produisent ainsi des points de rencontre et de socialisation.

Les nouveaux sociologues de l'invisible, je nomme ainsi les policiers, ont fort bien compris le sens de l'itinérance. On leur a appris qu'ils n'ont plus le droit d'éliminer les individus indésirables, ils ont inventé alors un moyen de les faire disparaître. Il s'agit tout simplement d'identifier les itinéraires et de les détruire, en imposant aux individus un déplacement forcé. Stratégie apparemment arbitraire, — ici ou là, quelle différence? —, mais extrêmement cohérente, qui vise à empêcher que le visage et l'identité des espaces urbains ne soient redéfinis par ceux qui les habitent. Et dans ce harcèlement qui ne concerne apparemment que les « autres », c'est toute la nouvelle politique urbaine qui se laisse voir. Le but de cette politique est de protéger l'intégrité, pour ne pas dire la virginité, de l'espace public, de telle sorte qu'il ne soit

jamais affecté par ceux qui y passent. La rue ne doit servir ni de lieu de drague (d'où la lutte contre les gays), ni de lieu de rencontre (les stratégies anti-jeunes), ni de lieu d'échange (lutte contre les vendeurs itinérants, les prostitués, ceux qui mendient, etc.). La rue peut servir à tout, sauf de lieu d'habitation. Mais à quoi sert-elle alors ? Elle doit rester inhabitée et symboliquement inhabitable, autrement dit n'avoir aucun autre sens et raison d'être que de constituer un lieu de passage. Certes, le passage sera agréable, le décor convient, la verdure, la propreté, la paix y sont. La campagne de revitalisation de la rue a été réussie. Mais toute autre forme de socialité n'a désormais le droit d'être que dans les lieux privés, ou semi-privés, comme le sont les espaces commerciaux. Dans le public, on peut se promener, magasiner, sortir bruncher, prendre l'air, visiter les façades nouvellement rénovées, sortir dans les bars, etc. Comme on le voit instantanément, toutes ces sorties ont des itinéraires officiels balisés par ceux qui administrent la ville. Et ces itinéraires sont légitimes parce qu'ils sont sans signature. Aucun de ceux qui les suivent ne les a créés.

Tout se passe comme si la nouvelle morale urbaine que les institutions mettent en place pour satisfaire les classes moyennes, et paradoxalement leur redonner un espace public, valorisait très exactement ce que les intellectuels, Poe, Baudelaire, Benjamin, déploraient dans les villes du XIX^e siècle. Elle aime la foule et l'anonymat. Gardez votre identité pour la vie privée — on n'ira pas voir ce que vous y faites —, mais soyez le plus anonyme possible dans le public et dans tous les rapports sociaux qui s'y jouent. Il ne s'agit pas d'un anonymat réel, mais d'un devoir d'anonymat dans les espaces publics, d'une façon de signifier qu'ici on n'est rien, un simple passant, mais qu'ailleurs, dans sa profession, sa voiture, son condo, etc., on est quelqu'un. C'est par cette morale que la classe moyenne espère restaurer et protéger la distinc-

tion aujourd'hui menacée entre le privé et le public qui était si essentielle à la société bourgeoise du XIX^e siècle. Et elle devient alors une façon d'identifier ceux qui ne sont plus tout à fait légitimes dans l'espace public, coupables désormais de ne pas respecter leur devoir d'anonymat et d'invisibilité, parce qu'ils peuvent, et veulent, en raison d'une présence trop signifiante, ajouter un sens en trop dans des lieux qui doivent rester aussi transparents qu'une vitrine de magasin. Cet amour de l'anonymat est aussi à l'origine de la mode des festivals de rues qui en réalité n'en sont absolument pas. On ferme des rues, on ouvre de grands espaces vides afin de réinventer la foule, vaste rassemblement anonyme, qui, lorsqu'elle se dissipe — lorsque les gens rentrent —, laisse la ville exactement en l'état, vierge et fonctionnelle. La foule devient une valeur morale dans la mesure où elle protège d'un mal plus grand. Elle prévient chez les individus la tentation d'habiter leurs rues, ne serait-ce qu'un moment, ce qui pourrait leur donner le désir de le faire plus souvent.

Nous avons tous remarqué que les lieux semi-publics que constituent les cafés deviennent de plus en plus chers. On a des rues entières (par exemple la rue Mont-Royal) où les cafés ne sont en fait plus que des restaurants déguisés, des destinations-brunch. Enrichissement du quartier, certes, mais derrière ce nouveau système il y a la même lutte morale contre l'itinérance urbaine. Il s'agit de contrôler le temps, de le contraindre, afin que le consommateur ne devienne jamais par sa présence répétitive et prolongée un élément du paysage qui corromprait le décor chic du lieu. C'est dans le temps en trop que le passant devient un itinérant, non dans le désœuvrement — encore une catégorie morale —, mais dans ce temps indéterminé où il peut inventer un itinéraire et redéfinir par sa simple présence l'identité de l'espace urbain, ou encore — ce qui est mieux ou pis, en fonction de la position morale que l'on prend —, inventer

par ses rencontres fortuites des lieux nouveaux de socialisation.

Aujourd'hui, je suis toujours itinérant, mais un itinérant de plus en plus médiocre, pour ne pas dire de classe moyenne, dans une ville où l'itinérance est de plus en plus stressante, et de plus en plus chère. On peut même me surprendre à créer des itinéraires dans des réseaux culturels, à la recherche des lieux en marge où il ne se passe rien. La figure de l'itinérance devient de plus en plus ma nostalgie et mon idéal. Je rêve à l'itinérance comme forme de résistance qui priverait les institutions, administratives et commerciales, du monopole de la création d'espaces et de réseaux publics.

Jean-Ernest Joost a une formation en philosophie. Il a publié des articles dans Les Temps Modernes, Spirale, Temps fou et Inter, sur des sujets touchant la politique, la psychanalyse et l'art.